

Cet entretien avec Saïd Khatibi a été publié, traduit en arabe, le 3 octobre 2007 dans *Djazair-news*. Il est consultable, à cette date, sur le site <http://www.kabylie.com>

1- Malgré l'importance de vos contributions critiques sur la littérature algérienne ; elles ne sont pas encore traduites en arabe, pour mieux servir des chercheurs et des enseignants en Algérie. Pourquoi ?

...Il m'est difficile de répondre à cette question. Ce que je peux dire, c'est que je n'ai jamais refusé une telle traduction mais elle ne m'a pas été proposée ! C'est justement dans un souci de mettre mes recherches à la disposition des enseignants et des chercheurs, tout particulièrement en Algérie, que j'ai ouvert un site qui est de mieux en mieux fourni et de plus en plus consulté – et pas seulement en Algérie -, grâce au travail remarquable d'un webmaster algérien en Algérie ! C'est une étape importante, de mon point de vue.

2-Votre travail critique est basé, surtout, sur des écrits des femmes auteurs algériennes (écrivaines). Est-ce choix ou engagement ?

...Je ne crois pas qu'on puisse affirmer cela. Mes recherches sur les écritures des femmes – et pas seulement algériennes – sont un des axes importants de mes préoccupations mais mon travail critique est beaucoup plus ouvert et varié que vous voulez bien l'affirmer ! J'aime travailler sur les écrivaines car l'imaginaire d'un certain nombre d'entre elles me parle et me sollicite, en tant que femme. Il y a aussi un aspect militant car si tout le monde s'occupe des écrivains, on remarque qu'en règle générale les écrivaines n'intéressent surtout que des chercheuses. Pour sortir les femmes de l'anonymat, il faut que nous-mêmes, nous nous mettions au travail !

3-Ne pensez-vous pas que la littérature algérienne de langue française, écrite par des femmes, passent, dernièrement, par un véritable passage à vide. Il y a toujours les mêmes noms qui s'imposent ?

Je ne vois pas très bien ce que vous entendez par « passage à vide » ou alors il faudrait réfléchir à l'ensemble de la production littéraire dans notre pays et quelle que soit la langue d'expression. Les femmes ayant pénétré plus tardivement que les hommes dans l'espace littéraire (pour des raisons sociologiques et historiques sur lesquelles je ne reviendrai pas), il est normal qu'elles soient moins nombreuses aujourd'hui. En littérature aussi, il y a beaucoup d'appelées et peu d'élues !... En conséquence, les noms qui reviennent, comme vous dites, prouvent que quelques-unes d'entre elles ont acquis véritablement un statut d'écrivaine. Ce qu'il faudrait favoriser, ce serait une plus grande ouverture des instances d'édition et de diffusion avant de porter des jugements de valeur. Je suis toujours frappée par le fait que, quel que soit le domaine culturel, nous soyons toujours plus enclins à dénigrer et à déprécier qu'à apprendre à connaître : les écrivaines qui parviennent à percer sont très vite déclarées « périmées » !

4-Ne pensez-vous pas que les femmes auteurs algériennes ne posent plus des véritables questions (soit sur le plan esthétique, soit sur le plan idéologique). Plongée dans des thèses, beaucoup plus classiques ?

Encore une fois, vous exprimez un jugement de valeur que je ne partage pas. Une écrivaine ne pose pas des questions : elle crée une œuvre littéraire à la jonction de son imaginaire, de sa sensibilité, de l'être qu'elle est dans sa société et son environnement. Si certaines thématiques reviennent, c'est peut-être parce qu'elles expriment des problèmes laissés en suspens par la société ? En ce qui me concerne je ne trouve pas que Assia Djebar, Malika Mokeddem, Hawa Djabali, Maïssa Bey, Leïla Marouane, Karima Berger et tant d'autres dont je pourrai citer les noms, tant elles sont nombreuses – je n'ai pris volontairement que celles qu'on doit, au moins, connaître -, écrivent la même chose et sans recherche esthétique, loin de là !

5-Dans le livre « Jamel Eddine Bencheikh - Polygraphies », vous mettez en relief la vie et l'œuvre de ce poète. Pourtant, jusqu'à ce jour, Bencheikh est mal connu par le public algérien ?

C'est justement pour qu'il soit mieux connu que ce livre est écrit ! Je suis, comme vous je pense, assez scandalisée qu'on ne connaisse pas nos propres écrivains et un écrivain d'une telle profondeur et d'une telle importance ! Le sous-titre choisi, « Polygraphies » montre par ailleurs que je n'aborde pas seulement le Bencheikh poète – même si pour lui c'était la fonction la plus élevée de son art d'écrire –, car c'était un écrivain dans toutes ses dimensions : romancier, essayiste, traducteur, critique littéraire. Et sans faire le tour de son œuvre, j'en donne un certain nombre de facettes dans l'espoir de le faire lire et de le faire découvrir à de jeunes chercheurs, d'intéresser à toute notre littérature, celle d'hier et celle d'aujourd'hui. En ce sens, la collection « Auteurs d'hier et d'aujourd'hui » des éditions du Tell à Blida, est une initiative vraiment heureuse pour permettre d'engranger des essais critiques sur des auteurs de langue française importants. Prochainement, chez le même éditeur et dans la même collection, je publie un ouvrage critique sur l'œuvre de Malika Mokeddem, sous-titré, cette fois, « Métissages ». Cette collection en sera alors à son 7^{ème} titre et il faut espérer qu'elle puisse poursuivre son travail grâce à la sollicitation des lecteurs. Car sans lecteur, pas d'éditeur ! et en conséquence, pas de visibilité au travail critique que j'essaie de faire depuis des années, comme d'autres.

6-Est-ce vrai que Jamel Bencheikh a opté pour un itinéraire poétique, après avoir été influencé par Jean Sénac ?

Je ne sais de qui vous tenez une telle « vérité » ! Non, je ne crois absolument pas qu'on puisse originer la vocation poétique de Jamel Eddine Bencheikh dans sa lecture et sous l'influence de Jean Sénac. Dans la préface à mon essai aux éditions du Tell, son ami de toujours, poète lui-même né en Algérie, Jean-Claude Xuereb, rappelle les conditions dans lesquelles ils se connurent à l'université d'Alger et... se reconnurent comme poètes ! Ils avaient 20 ans, en 1950 ! Regardez les dates des uns et des autres. Qu'après 1962, Bencheikh et Sénac aient été amis et se soient estimés comme poètes (au demeurant très différents dans leur écriture et leur inspiration) l'un et l'autre, qu'à la suite de la mort violente et prématurée de Sénac, Bencheikh ait écrit un hommage magnifique puis, dix ans après, « L'homme-poème » pour célébrer son ami, c'est indéniable. Mais ce sont deux carrières poétiques qui se sont rencontrées et estimées. Il faudrait relire le chapitre que je leur consacre.

7-Jamel Eddine Bencheikh a manifestement contesté le régime du président Boumediène, suite à l'absence d'un environnement favorable à l'épanouissement de

la pensée intellectuelle. Pensez-vous que ces conditions mêmes terrassent encore le pays ?

Je ne sais pas si j'emploierai les mêmes termes que vous et il faudrait beaucoup de place pour répondre à cette question d'ordre politique. Ce que je pense, c'est qu'effectivement, il faut encore beaucoup de conditions pour que nous ayons une vraie vie culturelle et littéraire, à la fois au niveau des instances d'édition, de diffusion et de transmission : quels jeunes Algériens connaissent les écrivains algériens d'ici et d'ailleurs ? Nous devons tous œuvrer à les faire connaître et, plus ouvertement, à donner une place à la littérature algérienne et à la littérature universelle car ce sont elles qui forment les esprits et les sensibilités.

8-Dans vos contributions critiques, on remarque que vous vous intéressez beaucoup plus aux écrivains pieds-noirs (Jean Sénac, Albert Camus et d'autres). Ne pensez-vous pas à mettre l'accent sur les écrivains algériens, surtout ceux de la nouvelle génération ?

« Beaucoup plus » que quoi ? Précédemment, vous sembliez me reprocher de ne m'intéresser qu'aux femmes et maintenant ce sont les Pieds-noirs ? D'abord ce terme n'a pas grande signification en littérature et il m'est difficile de penser sous ce qualificatif un Camus ou un Sénac. Pour moi, Sénac est un écrivain algérien à part entière. Camus fait partie du patrimoine littéraire de l'Algérie. Je peux simplement dire qu'il serait un peu prétentieux de récapituler les nombreux écrivains qui ont sollicité mon intérêt depuis quarante ans que j'exerce cette fonction de critique littéraire. Je n'ai jamais mis de côté les écrivains des nouvelles générations : car en 1980, la nouvelle génération, c'était qui ? Et en 1990 ? En histoire littéraire, il y a des générations successives, les nouveaux deviennent un peu moins nouveaux au bout de dix ans, etc... ! Il suffit de consulter différents articles écrits ces dernières années pour savoir que tout écrit littéraire algérien m'intéresse et la question n'est pas pour moi de faire du « jeunisme » mais de comprendre, dans la profondeur historique et dans l'actualité, ce qu'a été et ce qu'est l'Algérie littéraire. Ne faut-il plus écrire sur Dib, Feraoun, Sénac, Mammeri, Lacheraf, Djaout, Tengour, Saadi, Mechakra, Djébar, Mokeddem, Bey, Eberhardt, Benmalek, Chouaki, Mimouni, Amrouche, Ben, Boudjedra, etc... etc... ? J'ai écrit sur tous ces écrivains. Je récusé donc tout à fait votre remarque.